

Moitié touriste, moitié sauveur

Le «volontourisme» est en plein boom. Un nombre croissant d'opérateurs proposent des formules combinant travail volontaire et activités touristiques dans les pays du Sud. Ce type de bénévolat est souvent présenté comme une aide au développement, mais il profite plus aux voyageurs eux-mêmes qu'aux populations locales. De Jane-Lise Schneeberger.



Carles Lluís/Pictuair

Une volontaire à la périphérie de Maputo, au Mozambique : de plus en plus d'Occidentaux veulent participer à un projet humanitaire ou environnemental pendant leurs vacances.

Le volontariat international a une longue tradition dans la coopération au développement. Cela fait plus de cinquante ans que des ONG, des œuvres missionnaires ou des agences de coopération envoient des volontaires dans les pays du Sud, généralement pour des missions de longue durée.

Depuis une dizaine d'années, un nouveau phénomène prend de l'ampleur dans ce domaine. Les habitants des pays industrialisés, lassés d'être de simples touristes, veulent voyager autrement. Ils veulent faire quelque chose d'utile pendant leurs vacances, servir une cause humanitaire ou environnementale. L'explosion de la demande a transformé l'offre, qui doit désormais être disponible à tout moment. On parle de «volontariat flexible» : que le voyageur ait envie de creuser des puits au Ghana, de construire une école au Vietnam, de s'occuper d'orphelins au Népal ou encore de protéger des tortues marines au Mexique, il doit pouvoir le faire pour une courte durée et aux dates qui lui conviennent. Les agences de voyage ont in-

vesti ce créneau très lucratif et inventé un nouveau produit, le «volontourisme», qui combine volontariat et tourisme.

Christine Plüss, directrice d'Arbeitskreis Entwicklung und Tourismus (akte), à Bâle, voit dans cette évolution une perversion du volontariat : «Le volontourisme peut être une chance pour sensibiliser les voyageurs aux réalités du Sud. Malheureusement, les offres actuelles se basent plus sur les besoins des touristes que sur ceux de la population locale.» Cela conduit à des aberrations, signale M^{me} Plüss : «Au Sri Lanka, des écoles sont repeintes tous les mois par de nouveaux groupes de touristes.»

«Voyager et aider»

Dans ce nouveau secteur, où la frontière entre opérateurs commerciaux et non commerciaux est parfois floue, les offres en tout genre foisonnent sur Internet. Généralement, elles n'exigent des clients aucune compétence particulière. Ainsi, des

Un volontourisme plus responsable

Les règles du développement durable et de la protection des enfants sont rarement respectées par les prestataires de volontourisme. C'est la conclusion d'une récente étude réalisée par trois ONG (une suisse et deux allemandes), qui ont examiné 44 offres proposées par 23 opérateurs dans l'espace germanophone. Intitulée *Vom Freiwilligendienst zum Voluntourismus*, cette enquête constate également que la plupart des prestataires n'opèrent aucun choix préalable parmi les volontaires. Ils n'exigent ni curriculum vitae, ni lettre de motivation, ni extrait de casier judiciaire, et ne se renseignent pas sur les connaissances linguistiques et l'expérience professionnelle de leurs clients. Le rapport les invite à concevoir les stages de manière plus responsable et à en limiter les risques, en particulier pour les enfants.

www.fairunterwegs.org/voluntourismus



Juergen Escher/afaf

En général, les offres de volontourisme n'exigent aucune compétence particulière. Cet amateurisme peut s'avérer dangereux, par exemple si des touristes sont engagés dans la reconstruction après un séisme – ici, un village népalais.

Volontaires qualifiés sur le terrain

L'association faîtière Unité, créée en 1964, regroupe 22 ONG suisses qui pratiquent « la coopération par l'échange de personnes », autrement dit le volontariat. Elle garantit la qualité de leurs activités. Quelque 700 volontaires, envoyés par ses membres, étaient engagés sur le terrain en 2014. Environ 90% d'entre eux sont des experts qualifiés et expérimentés. Ils effectuent une mission de longue ou de courte durée. Les 10% restants sont des diplômés qui acquièrent une première expérience professionnelle à l'étranger et des jeunes non qualifiés qui participent à un stage de sensibilisation. La DDC cofinance Unité et plusieurs de ses membres. Elle soutient principalement l'envoi de professionnels qualifiés qui sont intégrés dans des projets de développement et dont l'affectation répond à un besoin.

www.unite-ch.org

volontouristes donnent des cours d'anglais, alors qu'ils n'ont jamais enseigné. D'autres, tout aussi inexpérimentés, construisent des murs ou des charpentes. « Cet amateurisme peut être dangereux, notamment dans les hôpitaux, où on voit des touristes distribuer des médicaments ou soigner des plaies », s'inquiète Pierre de Hanscutter, directeur du Service volontaire international, à Bruxelles.

Les prestataires présentent souvent ces missions comme une contribution au développement. Sous le slogan « Voyager et aider », leur publicité promet aux touristes qu'ils vont améliorer les conditions de vie de la population locale, aider des gens à briser l'engrenage de la pauvreté ou resocialiser des enfants de la rue. « C'est un discours aux relents colonialistes. On fait croire aux touristes qu'ils sont capables de sauver le monde, juste parce qu'ils viennent des pays industrialisés », commente Christine Plüss. À son avis, aucun client ne devrait accepter de faire dans un pays du Sud ce qu'il ne serait pas autorisé à faire chez lui.

Le voyageur STA Travel réfute ces critiques. « Nos bénévoles sont toujours encadrés par un professionnel local et un coordinateur du projet. Dans les écoles, ils assistent l'enseignant titulaire, notamment en donnant des cours d'anglais », indique Caroline Bleiker, directrice de la filiale suisse. Elle cite en exemple un projet dans la ville cambodgienne de Siem Reap, à quelques kilomètres des temples d'Angkor. Les clients de l'agence travaillent pour New Hope Cambodia. Cette asso-

ciation dispense divers types de cours, y compris une formation professionnelle dans la restauration, aux habitants d'un quartier défavorisé. « Sans ce projet, tous ces gens ne pourraient pas apprendre l'anglais, n'auraient pas d'expérience, ni de compétences », affirme M^{me} Bleiker.

Concurrence à la main-d'œuvre locale

À l'instar de New Hope, nombre d'institutions dans les pays en développement comptent sur le travail des volontaires. Les Missionnaires de la Charité, par exemple, ne fonctionneraient pas sans eux. La congrégation fondée par Mère Teresa reçoit chaque année à Calcutta des centaines d'Occidentaux qui viennent aider les religieuses dans leurs activités au service des plus pauvres.

Cette main-d'œuvre gratuite, surtout lorsqu'elle est peu qualifiée, peut toutefois concurrencer les travailleurs indigènes. « Dans certains pays, le volontourisme est une plaie pour l'emploi local », relève Pierre de Hanscutter. « Des petits artisans ou des professeurs, dont le revenu est déjà très maigre, voient arriver des touristes qui ont payé – parfois très cher – pour faire leur travail. » STA Travel n'est pas de cet avis : « Nos bénévoles ne remplacent en aucun cas la main-d'œuvre locale. Ils travaillent pour des projets qui, sans eux, n'existeraient pas », indique Caroline Bleiker.

Les organisations de promotion du tourisme équitable recommandent de s'informer en détail sur les offres. Le client devrait toujours se demander quels



Les volontouristes apprécient tout particulièrement les activités avec les enfants, comme ici en Tanzanie. Les organisations de promotion du tourisme équitable mettent toutefois en garde contre les risques liés au « tourisme d'orphelinat ».

sont les besoins réels sur place, s'il est qualifié pour y répondre et pourquoi le projet concerné ne recourt pas à des ouvriers indigènes.

Les orphelinats, une attraction touristique

Ces organisations mettent également en garde contre les risques liés au tourisme d'orphelinat. Comme les activités avec des enfants sont les plus prisées par les volontouristes, beaucoup d'offres incluent des stages dans de telles institutions. La forte demande a contribué à l'émergence de faux orphelinats dans de nombreux pays: les propriétaires recrutent des enfants auprès de parents pauvres, mais bien vivants.

Vrais ou faux orphelins, les enfants, qui ont besoin de stabilité affective, souffrent de la rotation continue de volontaires et peuvent développer des troubles psychologiques. D'autre part, le risque d'abus sexuels est élevé dans ces orphelinats qui ouvrent grand leurs portes aux étrangers.

Risque de confusion

Le boom du volontourisme suscite des inquiétudes chez les ONG suisses spécialisées dans le volontariat. Selon Raji Sultan, responsable de la communication de leur association faîtière Unité, certaines offres jouent sur la confusion: « On fait passer ces voyages pour de l'aide au développement, alors que leur but est simplement de satisfaire un besoin d'aventures. Cet amalgame peut discréditer les ONG qui font un véritable travail de coopération,

en envoyant sur le terrain des professionnels qualifiés. »

Cela dit, ajoute Raji Sultan, le volontourisme présente d'indéniables avantages pour les voyageurs, notamment les jeunes: il leur permet de connaître d'autres cultures, d'élargir leur horizon et de comprendre les enjeux du développement. « En réalité, il s'agit de stages de sensibilisation. C'est sous ce nom qu'ils devraient se vendre. »

Récolte de coton ou de cacao

Certains prestataires le font. C'est le cas du voyageur Globotrek qui s'est associé avec Helvetas pour proposer des voyages incluant la découverte d'un projet agricole réalisé par cette ONG. « Notre objectif est de sensibiliser les touristes à la vie des petits paysans et de leur montrer un projet de développement », explique Franziska Kristensen, responsable de ce partenariat chez Helvetas. Pendant deux ou trois jours, les touristes partagent les activités quotidiennes d'une famille rurale. Au Kirghizstan, ils peuvent participer à la récolte du coton et en Bolivie à celle du cacao. Ces séjours sont très courts pour éviter de concurrencer la main-d'œuvre indigène et aucun voyage n'est mis sur pied sans l'approbation de la communauté locale. « Lors d'une séance préparatoire, nous expliquons aux participants qu'il ne s'agit pas d'une aide, mais d'un échange d'égal à égal », souligne M^{me} Kristensen. ■

Les retraités, une mine de compétences

Le volontariat se pratique à tout âge. De nombreux retraités mettent leurs compétences et leur expérience au service de projets de développement. Le Senior Experts Corps (SEC) comprend plus de 700 experts suisses, âgés pour la plupart de 60 à 75 ans, qui sont disposés à partir pour des missions de deux à douze semaines. Ce groupe a été mis sur pied par Swisscontact en 1979. Il répond à des demandes venant principalement de PME et d'écoles professionnelles dans les pays partenaires de l'ONG. Ses membres ne vont pas sur place pour travailler, mais pour donner des conseils ou dispenser des formations. Les deux tiers des requêtes concernent le domaine alimentaire (chocolatiers, fromagers, cuisiniers), le tourisme (hôteliers) et le management (experts en marketing, économistes d'entreprises).

www.swisscontact.org,
chercher « SEC »